

Texte présenté dans le cadre du concours de nouvelles Bordelaises organisé dans le cadre du salon du livre 2009 par la bibliothèque Bacalan (33).

La nouvelle devait respecter la contrainte suivante : 6 mots ou expressions à placer dont un obligatoire : Bacalan et 5 au choix parmi 10 : une gueille / décaniller / à la baille / un drôle / le bouilli / un estey / chibrer / les grattons / faire chabrot / les garailles

Nouvelle ayant été retenue parmi les 6 nouvelles éditées dans le recueil publié à cette occasion.

Départ

La journée s'annonce ensoleillée. Il est 5h00 et Bordeaux émerge à peine de sa torpeur nocturne. Je me suis levé tôt, comme d'habitude. On ne peut pas s'être réveillé pendant 40 ans à 4h00 du matin et brusquement changer ses habitudes sous prétexte d'être à la retraite. En plus, c'est bien de se lever tôt, on a l'impression que la journée dure plus longtemps. Et celle-ci de journée, j'ai envie qu'elle soit vraiment longue.

Le café est prêt, comme je l'aime : très fort, très chaud, très sucré. Installé à ma petite table de cuisine, je regarde la valise qui trône sur mon lit impeccablement bordé. J'ai pris le strict nécessaire, mon voyage sera bref.

Ça y est, c'est l'heure. Je coupe le compteur électrique, empoigne ma valise et cale contre mon épaule le seul être vivant qui ait jamais accepté de partager ma vie, Bérangère.

Après quelques marches, je me retrouve sur le trottoir. La rue de la Faïencerie est déserte, à l'exception du père DARTIGUES qui promène son chien. Il me fait un signe de la main, guère surpris de me voir debout à cette heure. Je lui réponds de la même manière. DARTIGUES est comme moi, c'est pas un bavard. Il tire sur la laisse de son clébard et pousse la porte d'entrée de son appartement.

Je charge ma valise dans le coffre. Avant de monter en voiture, je jette un dernier regard en direction du quai **Bacalan** où je devine les bassins à flots. 40 ans comme docker, ça mérite bien ce dernier coup d'œil un rien nostalgique.

Ce sera d'ailleurs le seul moment où je m'autoriserai à ressentir un petit pincement au cœur. Partir sans se retourner et surtout sans faire dans le sentimentalisme, voilà la vraie élégance.

Ma vieille guimbarde a du mal à démarrer. Allez ! Ne me laisse pas tomber tout de suite, j'ai encore besoin de toi aujourd'hui. Après plusieurs tentatives, le moteur se met enfin à ronronner.

La circulation est fluide et, pour une fois, je mets à peine un quart d'heure pour sortir de Bordeaux. Les lampadaires du Pont de Pierre s'éteignent sur mon passage. Je pense à Xavier, le directeur du théâtre des Beaux Arts. Avec son imagination sans limite il aurait vu là une métaphore électrico-existentielle. Je l'aime bien ce gars. A force de m'avoir comme spectateur dans son petit café théâtre, il est venu me parler et je crois que l'on a fini par bien s'entendre. Il va trouver bizarre de ne pas me voir chez lui mardi soir prochain. Bah, c'est pas grave, il repèrera vite un autre client avec qui sympathiser. Un qui aura plus de conversation qu'un ex docker.

Ça roule vraiment bien ce matin. A l'autoroute, je préfère cette bonne vieille RN89 pour regagner mon « pays ». Je dis mon pays parce que les Bordelais aiment si peu les « 24 » qu'on a l'impression d'arriver d'un lointain continent, pour ne pas dire d'une autre planète, quand on débarque en Gironde.

7h00. Me voilà déjà aux abords de Libourne. Je ressens le besoin de faire une pause pour me dégourdir les **garailles**. Plutôt que de m'arrêter dans une station service, je quitte la nationale et commence à m'enfoncer dans la campagne Girondine. Un ancien collègue qui habite Galgon s'entête, tous les ans, à m'appeler pour me demander de passer le voir. Un gars pas désagréable, mais qui pense me devoir quelque chose et veut absolument m'inviter. On a bossé ensemble près de 15 ans et c'est vrai qu'à son arrivée aux chantiers il a tout de suite été pris en grippe par quelques excités de la CGT. Plus âgé que lui, j'avais également choisi de ne pas me syndiquer. Du coup, je l'ai pris sous mon aile et j'ai gentiment demandé qu'on lui foute la paix. J'ai du être persuasif car plus personne ne l'a emmerdé à partir de ce moment. Il a raison finalement Audiard, quand les mecs de 120kg parlent, ceux de 60 écoutent.

En tout cas, depuis que lui aussi est en retraite, il me tarabuste pour que je vienne le voir. Aujourd'hui j'ai le temps, alors je vais m'arrêter. Connaissant le gars il ne s'offusquera pas de me voir me radiner à 7h00 sans prévenir. Pour ne pas être impoli, j'ai acheté des croissants et des chocolatinas pour sa femme et ses **drôles**.

Comme je m'y attendais, il est déjà dans son pré en train de soigner ses chevaux. En me voyant approcher, il plisse les yeux. J'ai du changer car il met du temps à me reconnaître.

- Putain je rêve, j'ai fait sortir l'ours de sa tanière !

Il lâche sa brosse et approche en s'essuyant les mains sur son vieux jean. Je me recule légèrement. Qu'est qu'il fait ce con ? Il va quand même pas me serrer dans ses bras. Par précaution, je déplie mon bras et lui tends ma grosse paluche.

- Salut René tu vas bien ?

Il me secoue la main pendant une éternité.

- Ah ! Je suis content Virgile, tu peux pas imaginer. Depuis le temps que je parle de toi à ma femme. Tu restes manger avec nous ?
- Non, j'ai pas le temps. J'ai des trucs à faire aujourd'hui.
- Ok, mais viens boire au moins un café avec moi. Tout le monde dort encore, on s'installera sur la terrasse.
- Pas longtemps alors.

On commence doucement à se diriger vers le gros corps de ferme qui se trouve au bout du chemin. Il ouvre les bras et bombe le torse.

- Voilà mon domaine. J'habite dans la ferme restaurée que tu vois en face. Mes fils se sont fait bâtir sur deux terrains qui m'appartiennent, l'un vers ce petit bois, l'autre en face du pré où se trouvent mes chevaux. Ma fille, mon gendre et mon petit fils occupent l'étage de la ferme aménagé pour eux avec tout le confort. Ils sont complètement indépendants.

Quel cauchemar ! Toute la smala dans un rayon d'1 kilomètre. Je me garde bien de lui dire ce que je pense de tout ça. C'est ça qu'il y a de bien avec René, il parle pour deux.

Arrivés sur la terrasse, on s'installe sous la tonnelle où l'air frais du matin se fait presque piquant. Je remonte le col de ma veste et m'installe sur une chaise en tek. J'espère qu'elle est solide.

- Café ?
- Non merci. Si tu le prépares toujours comme dans mes souvenirs, je préfère que tu m'apportes un verre d'eau.

- De l'eau ? Virgile, je me souviens d'un temps où le seul fait de prononcer ce mot te faisait fuir.
- Certaines choses changent.

René disparaît dans la cuisine. Je profite de ces quelques instants de répit pour regarder la maison. Une très belle bâtisse.

Le voilà qui revient déjà avec mon verre d'eau et une tasse contenant un liquide étrange. Il s'installe en face de moi.

- Et toi Virgile, tu deviens quoi ? T'es à la retraite depuis combien de temps maintenant ? Et au fait, t'es toujours vieux garçon ?
- Dans l'ordre, les réponses sont « pas grand-chose, 12 ans et oui ».

Il éclate de rire.

- Toujours aussi loquace à ce que je vois.
- Certaines choses ne changent pas. En tout cas tu as une belle maison.

Une nouvelle fois René JOACHIM se redresse et affiche un sourire satisfait.

- Ouais. Et tu sais que j'ai pu me payer tout ça grâce à un bourrin. Fan Idole, une jolie jument qui trottait à la vitesse de la lumière et qui a eu l'excellente idée de remporter un quinté à Vincennes il y a quelques années. Depuis, je ne peux plus me passer des chevaux. Tu aimes les chevaux Virgile ?
- Oui. En liberté et sans un nabot habillé comme un clown sur le dos.
- Ah, je te reconnais bien là. T'as pas changé. Les autres t'appelaient l'intello. On disait que dans ta besace on ne risquait pas de trouver des tickets de PMU ou des magazines de cul. Certains ont même pensé que t'étais de la jaquette. « Un docker de 2 mètres et 120 kg qui serait pédé, vous avez déjà vu ça ? » Voilà ce que je leur ai dit aux gars à l'époque. Le théâtre. Si je me rappelle bien, c'est ça qui te plaisait.
- Ça non plus ça n'a pas changé. Bon allez René, il faut que j'y aille. Merci pour le verre
- Déjà ! Dis Virgile, la semaine prochaine avec les anciens du bassin on part taquiner l'anguille à l'estey de Lormont, ça te tente ?
- Merci René, mais comme pour les chevaux, je préfère les poissons en liberté et pas accrochés au bout d'un hameçon. En plus la semaine prochaine je ne serai pas dans la région.
- Tant pis. Tiens, prends une chocolatine pour la route.

En me levant j'attrape une croissant qui dépasse de la poche de viennoiseries.

- Merci, mais je préfère un croissant. Je me méfie des gâteaux qui ont une merde au cul. Salut René.

Je retourne vers ma vieille Volvo qui attend dans le chemin. Au moment de partir, je jette un dernier regard en direction de la terrasse. Pourquoi est ce que je me suis arrêté ?

De retour sur la 89, je monte le son du poste. Ce sera la voix irréaliste de Philippe JAROUSSKY m'accompagnera jusqu'à Périgueux. Seul dans cet habitacle familial, je me sens bien.

Je la connais pas cœur cette route. Pourtant aujourd'hui, pour ce dernier trajet, je suis plus attentif que jamais. Chaque village, chaque maison, je recherche le petit « truc » qui m'aurait échappé pendant toutes ces années.

Coutras. Je sais que d'ici peu j'aurai changé de département pour retrouver ma Dordogne natale. Presque par réflexe, j'appuie plus lourdement sur l'accélérateur.

Montpon, puis Mussidan. Sur ma gauche, l'Isle s'écoule tranquillement vers Libourne où elle ira rejoindre sa voisine la Dordogne, avant de finir sa course dans l'estuaire. De l'autre côté du pont, je devine Saint-Front de Pradoux. Rien de bien remarquable dans ce village si ce n'est son équipe de basket à laquelle sont rattachés pas mal de souvenirs de jeunesse.

Neuvic, Saint-Astier, je suis presque chez moi.

Marsac sur l'Isle. De chaque côté de la route, les façades grises sont alignées tristement. J'aperçois enfin l'enseigne d'un bar. Chez Plofouin. La façade à l'air d'avoir un siècle. Pourtant, il y a encore quelques années, on pouvait déguster ici les meilleurs grattons de la région. Cette pensée me remet en mémoire des odeurs familières. Celle du pain frais et des parfums s'exhalant de ce pot en verre renfermant son précieux contenu.

J'arrive enfin dans Périgueux. J'ai décidé de chiner du côté de la rue Limogeanne avant d'aller manger quelques cagouilles à l'Oranger.

L'après-midi s'étire agréablement et je profite pleinement de cette dernière journée du mois de juin. Le touriste parisien n'est pas arrivé, la tomate ne rougit pas encore de son prix de vente sur l'étales du maraicher et le soleil refuse obstinément d'aller se coucher pour laisser la nuit envelopper les dômes de la cathédrale Saint-Front.

19H30, je me décide à rentrer. Mais avant de regagner la ferme, je m'arrête téléphoner à ma sœur.

La voix de ma cadette raisonne dans le combiné. Une belle voix d'expert comptable.

- Allo !
- Salut c'est Virgile.

Moment de silence intrigué. J'imagine sa tête à l'autre bout du fil.

- Qu'est ce que tu veux à cette heure-ci ? Et c'est quoi ce numéro de téléphone ?
- Je suis dans une cabine, tu sais bien que moi les portables c'est pas mon truc. J'appelle juste pour savoir si ça va et pour te dire que cet été la ferme sera libre, si un de tes drôles veut y passer quelques jours ? Je ne te la propose pas, ça m'étonnerait que ça plaise à Bernard de venir s'enterrer ici.
- Détrompe-toi, Bernard a vu des photos et à trouvé les travaux de restauration remarquables. Tu as vraiment fait un énorme travail. Par contre cette idée d'appeler la propriété « Cidele » c'est vraiment curieux. Bernard a fini par comprendre la signification de ce nom. C.I.D.E.L.E (Centre International de Diffusion et d'Edition des Littératures et des Ecritures). Une référence assez bien vue à cette pièce de théâtre que tu as écrite et qui sera bientôt publiée. Tu vois, tu nous dis rien, mais on finit quand même par savoir.

Je tente d'adopter un ton admiratif.

- Bravo. Je ne peux pas lutter avec ton mari. Major à 3 reprises de la fac Victor Segalen de Bordeaux II, il trop fort pour moi.
- Arrête ton ironie mordante Virgile, j'ai du boulot. Tu veux autre chose ?
- Non, rien. Du boulot ? A 61 ans, tu crois pas qu'il serait temps que tu partes en retraite et que tu vendes ton cabinet ?
- Mêlé-toi de tes affaires! Au fait, tu seras où cet été, si tu n'es pas à la ferme des parents ?
- Tu verras bien. Salut Vivianne.

Au cours du trajet jusqu'à Chancelade, je repense à ma sœur. J'ai pas de bol quand même. Je n'ai qu'une sœur et il y a 35 ans, il lui a pris tour à tour l'idée de s'installer comme expert comptable et d'épouser un psychologue d'entreprise. Psychologue d'entreprise. La seule association de ces deux termes suffit à faire pouffer, même les personnes les plus sérieuses.

A part ces deux gros défauts, ma sœur est normalement emmerdante, sans plus. Notre plus gros clash survint à la mort de nos parents. Elle et Bernard voulaient vendre la propriété, pas moi. J'ai du racheter sa part. Ça m'a coûté du temps et de l'argent, mais la ferme familiale est à moi.

Comme le père JOACHIM ce matin, en empruntant le chemin qui mène à Cidele, je crois que je bombe légèrement le torse.

Derrière ses épais murs en pierre, l'intérieur de la bâtisse est d'une fraîcheur étonnante. L'odeur des sols me replonge quelques décennies en arrière, quand je voyais ma mère passer la since avec une telle application que personne n'osait poser un pied par terre avant qu'elle ne nous en donne l'autorisation.

20h30. Je termine mon assiette de tourrain blanchi. Seule ma sœur, avant ses expériences psychologico-comptables, savait le réussir aussi bien que moi. J'attrape ma chopine de vin et commence répandre le breuvage au fond de mon assiette. Je ne peux plus **faire chabrot** sans repenser à la tête de mon beau-frère la première fois qu'il m'a vu partager ce rituel quasi religieux avec mon père. J'ai cru qu'il allait tomber dans les pommes notre psychologue d'entreprise.

Ça y est, mon repas est fini. Je sors cueillir quelques gariguettes dans le jardin, puis revient m'installer à mon bureau. Une feuille, un stylo, je suis prêt.

Je m'appelle Virgile LANDRY et j'aurai 72 ans le mois prochain. Il y a 6 mois de cela, au cours d'une visite de routine, mon médecin m'a diagnostiqué une maladie incurable. Laquelle ? Je ne sais plus exactement et je dois bien avouer que je m'en moque d'ailleurs. Ce qui m'intéressait c'était l'évolution du mal. Avec une chimio régulière, je pouvais espérer vivre 1 ou 2 ans, voire 3 avec de la chance. Ce qui était sur, c'est que j'allais finir autour de 70kg, sans cheveu et en me pissant certainement dessus. Le médecin n'a même pas pris la peine de mentir sur la douleur physique associée à cette saloperie.

Alors j'ai refusé tout traitement lourd. J'ai accepté de prendre quelques pilules colorées et ai décidé de finir ma vie quand la douleur serait forte au point de me **décaniller** et de me pourrir le quotidien. Le grand jour est arrivé.

Et si aujourd'hui j'écris ces quelques pages, c'est pour faire passer un message à tous ceux qui se sentiront concernés, pour une raison ou une autre, par mon décès.

Les flics et les médecins. N'allez pas faire d'autopsie ou d'enquête. N'allez pas faire chier mon entourage. J'aurai bien vécu encore un peu, mais je ne veux pas, pas si cette prolongation est associée à une déchéance physique. Alors oui, j'ai avalé un petit mélange pour passer l'arme à gauche prématurément, mais tout seul comme un grand et pas du tout dans un état de faiblesse passager. D'ailleurs, ami croc mort, si je souris c'est normal. J'ai eu une belle vie et j'ai choisi ma mort. Une mort rapide et sans douleur, assis dans mon fauteuil préféré (j'ai quand même eu l'élégance de mourir plus haut que mon cul, pour reprendre Brassens)

Mon cher beau frère. Non je ne suis pas dépressif. J'ai fait tout ça en pleine possession de mes moyens. Je n'ai ni regret, ni amertume, sinon que ma sœur ait épousé un psychologue à la petite semaine. Ah, tant que j'y pense, « Cidele » ça veut dire Cimetière Des

ELephants. Je trouvais ça marrant comme clin d'œil. Mais bon, je pense que ça ne vous fera pas rire mon cher Bernard. Enfin, de grâce ne prenez pas votre air faussement affligé à mon enterrement. Je suis mort heureux, sans avoir la moindre pensée pour vous en dehors de ces quelques lignes.

Mes neveux et petits neveux. Je vous permets d'aller vous servir dans ma bibliothèque. Lisez un peu de théâtre, vous verrez ça peut être vraiment chouette. Ça vaut presque une partie de Play Station 3. Essayez de convaincre Bernard et Vivianne de ne pas vendre la maison. Je vous autorise même à y faire construire une piscine. Et surtout, n'oubliez pas de balancer votre père à la baille, il déteste l'eau.

Ma sœur enfin. Comme je l'ai écrit plus haut, je ne suis pas dépressif et ne me suis pas zigouillé dans un moment de détresse profonde. J'ai passé une excellente journée, j'ai bien bu et bien mangé. S'il te plait, pas de pathos à mon enterrement. Au lieu de perdre du temps à chialer, peux-tu faire deux ou trois trucs pour moi ?

Fais-moi enterrer avec les gueilles que je porterai quand vous me trouverez. Je veux être à l'aise. Installe dans le cercueil les quelques bouquins dont la liste figure au bas de cette page. S'il te prend l'idée de vendre la ferme, évite les parigots et les anglais. Enfin, peux-tu t'occuper de ma fougère. Elle accepte de vivre avec toi, à condition que ce ne soit pas dans ton bureau (elle à peur de faire une dépression.)

Voilà, Salut.

Ah, au fait, ma fougère, elle s'appelle Bérangère.